



Recherche

## Catégories

- > Actualités
- > Concours
- > De la suite dans les idées
- > Diversité linguistique
- > Économie, travail et formation
- > La chronique de Jean-Benoît Nadeau
- > Références culturelles
- > Univers numérique

## Auteurs

- > FMLF
- > forum-mondial
- > Jean-Benoît Nadeau
- > Mathilde Borde, édimestre et responsable des communications Web

17 mai 2012 – Jean-Benoît Nadeau

## Le défi de la communication

Passionnant colloque organisé par l'Agence universitaire de la Francophonie sur la production des savoirs scientifiques et les espaces linguistiques. Cela se passait au congrès de l'ACFAS, tenu à Montréal du 7 au 11 mai.

J'en ai retenu qu'il y a une très forte distinction à faire entre la pratique de la science comme telle et la langue de publication, et que les francophones ont des croutes à manger sur ce plan.

### De quelle science parle-t-on ?

J'ai trouvé particulièrement éclairant le discours d'Yves Gingras, sociologue des sciences à l'Université du Québec à Montréal, qui fait clairement le distinguo entre trois niveaux de communication scientifiques : celui de la formation, celui de la vie de labo et celui de la publication. C'est dans ce dernier champ, le plus prestigieux, mais le plus étroit, que la force d'homogénéisation vers une langue unique est la plus grande depuis l'ère des pérégrinations scolastiques du 13<sup>e</sup> siècle. Selon les disciplines, cette langue unique a oscillé entre le latin, le français, l'allemand, et maintenant l'anglais. Et cette problématique touche autant les hispanophones que les Russes ou les Chinois.



— Le grand maître de la renaissance hollandaise Érasme tenait toute sa correspondance en latin.

« C'est un mensonge d'aplatir les trois niveaux, dit-il d'abord parce que la communication spécialisée scientifique peut très bien être dans une langue alors que tout le reste se passe dans une autre. Et il y a une différence entre la science de l'objet et la science de l'humain, qui est très locale. »

Il cite le cas de la *Revue française de sociologie*, qui est passée à l'anglais pour augmenter sa visibilité. Effet zéro. En grande partie parce que les étrangers qui étudient la France parlent le français.

### Les limites de l'arnénagement linguistique

Une étude du Conseil supérieur de la langue française que son président, Robert Vézina, est venu présenter montre que le français se maintient plutôt bien dans la rédaction de thèses au Québec, en partie grâce aux exigences des institutions. Mais il en va tout autrement pour ce qui est de la rédaction d'articles. Ici, la proportion d'articles rédigés en anglais est passée de 83 à 88 % entre 1998 et 2008. Avec un sommet à 95 % en sciences de la santé et 69 % en sciences humaines.

« Nos consultations suggèrent que la cause serait l'absence de revues francophones, les encouragements, les promotions liées à visibilité, les exigences d'un grand nombre de revues scientifiques qui n'acceptent que des articles en anglais, dit-il. Peu de facteurs favorisent la publication d'articles en français. »

### Nés pour un petit pain

Yves Gingras souligne d'ailleurs que, si l'on veut intervenir, il faut tenir compte de deux dynamiques. D'abord, celle de l'homogénéisation, qui est une tendance lourde qui touche absolument toutes les cultures. Il y a aussi une dynamique externe, d'ordre idéologique ou motivé par l'opportunisme et l'ambition. « Considérez les « contrats de performance » qui attachent le financement des institutions à la présence d'étudiants étrangers ou de chercheurs de calibre international, dit-il. Ce qui laisse entendre qu'un Québécois qui a étudié localement n'est pas le calibre ! »

Selon le professeur Justin Kalulu Bisanswa, de l'Université Laval, il n'y a pas de quoi pleurer sur le lait répandu

: les francophones entretiennent eux-mêmes des mécanismes élaborés de renforcement.

« On assume toujours que l'étranger, s'il ne parle pas notre langue, parle l'anglais, ce qui n'est pas nécessairement le cas. Il y a un processus d'autopériphérisation : autocritique, autoeffacement, autoflagellation, on ne surveille que les francophones. On se soucie des francophones qui écrivent ou pas en anglais, mais jamais on n'examine comment les anglophones ont imposé leur système. Le dominé est finalement le propre agent de sa domination. »

Les professeurs **Serge Borg** et **Gérard Boismenu** ont tous les deux fait la démonstration qu'il est possible d'agir. Les revues **Synergies**, mais également diverses plateformes de référencement comme **Érudit**, **Cairn** ou encore **Reuves.org** montrent qu'il est possible de renverser la vapeur – du moins en partie. Encore que le nombre de publications concernées soit minuscule, quelques centaines, alors que les publications scientifiques en langue anglaise se comptent par milliers.

## Problèmes de compétence et d'offre

De toute façon, les publications en français sont trop rares, à tel point que les francophones, en particulier **les Français, ont du mal à intégrer la « culture de la publication »**, selon l'expression de la professeure **Gail Taillefer**, qui enseigne l'anglais de spécialité à l'université Toulouse I.

Les Français en arrachent, pour la simple raison qu'ils n'ont **pas une tradition très forte de communication scientifique et beaucoup de mal à se conformer aux canons de la communication scientifique internationale**. Gail Taillefer y voit le résultat d'un système éducatif qui a beaucoup de mal avec les langues, mais il y a aussi un problème d'esprit.

Une difficulté que **Bernard Mumpasi Lututala** observe en Afrique. Ce diplômé de l'Université de Montréal, Congolais de naissance, est maintenant secrétaire général adjoint du **Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique**. Cet organisme, basé à Dakar, fonctionne en français, en anglais, en portugais et en arabe, **visé à créer des réseaux de chercheurs**. Il publie 12 revues, distribue environ 150 bourses par an et donne des ateliers d'écriture et de méthodologie à des scientifiques de partout.

« Sur 218 propositions de projet, les candidatures se partagent à égalité entre le français et l'anglais, mais 23 % des dossiers en langue anglaise sont de qualité contre seulement 12 % en français. Il y a donc un problème de maîtrise : les chercheurs anglophones sont sensiblement mieux outillés. »

## Être les meilleurs

Curieusement, le mot de la fin appartient au premier qui a pris la parole, **Christian Puech**, professeur à l'université Sorbonne nouvelle Paris III.

Il constate que même dans les domaines où les Français ont excellé, la langue de communication n'est plus le français tout simplement parce qu'ils n'y excellent plus. Une situation qui n'est pas nécessairement définitive :

« Le rapport entre les langues est éminemment complexe et les exemples sont trop nombreux pour croire que la domination de l'anglais est éternelle ou que le français n'a aucune chance de revenir, dit-il. L'essentiel est de dominer l'économie de la connaissance. »

## Le vrai défi, ce n'est donc pas l'anglais, c'est l'excellence !

Pour en savoir plus sur l'auteur : [www.nadeaubarlow.com](http://www.nadeaubarlow.com)

---

## 11 commentaires

### Nahi

21 mai 2012 à 3 h 09

Exactement, tout est question d'excellence, je pense aussi. Si nous francophones excellons en sciences, il va de soi que le ratio de la popularité du français s'accroisse, entraînant de facto une pratique plus accrue de la langue.

Belle analyste, ^^ en tout cas. J'aime l'article!

**Nahi**

21 mai 2012 à 11 h 40

Bonjour #FMLF,

Ayant un défi de la communication et espérant que ma question trouve sa place dans ce fil d'idée, pourriez-vous nous éclairer plus sur l'utilisation du code de l'événement fourni dans nos lettres d'acceptation, où pouvons nous l'utiliser?

Pour ceux qui ont une prise en charge, le formulaire de demande de visa requiert d'indiquer le montant de la prise en charge pendant le séjour au Canada. Ce champ est obligatoire pour pouvoir valider le formulaire électronique de demande de visa.

Merci infiniment pour votre soutien,  
Bien cordialement

**forum-mondial**

21 mai 2012 à 16 h 43

Bonjour Nahi,

Comme indiqué dans la [FAQ](#), la lettre de confirmation ainsi que le code d'événement doivent être joints à votre demande de visa. En ce qui concerne votre question liée au montant de la prise en charge, je vous invite à contacter le centre d'information par courriel à l'adresse : [infomlf2012@agoracom.qc.ca](mailto:infomlf2012@agoracom.qc.ca) ou par téléphone en appelant au : (+1) 418 658-6755, poste 231. Bonne journée.

**Nahi**

22 mai 2012 à 7 h 49

Merci #FMLF, courriel envoyé. Je suis en attente de cette précieuse information!

**MAHDI DOUALEH BOBE**

27 mai 2012 à 14 h 01

Puis-je envoyer mon dossier pour le visa au bureau de notre region à Nairobi alors que je n'ai pas encore eu le contact avec l'agence de voyage?

merci  
djibouti

**forum-mondial**

27 mai 2012 à 15 h 41

Bonjour, pour toutes les questions logistiques et de visas, je vous invite à contacter le centre d'information du Forum mondial de la langue française par courriel à l'adresse :

[infomlf2012@agoracom.qc.ca](mailto:infomlf2012@agoracom.qc.ca) ou par téléphone en appelant au : (+1) 418 658-6755, poste 231.  
Bonne journée.

**MAHDI DOUALEH BOBE**

27 mai 2012 à 14 h 05

Aussi je demande l'envoi si c'est par la voie electronique ou par celle du DHL de Djibouti à Nairobi;

**MAHDI DOUALEH BOBE**

27 mai 2012 à 14 h 18

Encore si l'entremise d'un CRDV, pour la demande du visa n'est pas offert dans mon pays que faire?

---

## Partagez

Tweeter 355

0

J'aime

Eugénie Catta, Anne Vervier et 3 777 autres personnes aiment ça.

